

pauvres gens dont tu m'apprendras à faire le bonheur. Tu seras contente."

III. VINGT ANS.

Comme deux ruisseaux sortis de la même source, ayant mêlé longtemps leurs eaux fraternelles, se séparent peu à peu et cessent de couler sous les mêmes cieux et les mêmes ombres, la vie des deux cousines se sépara de plus en plus, et dissemblables par les goûts, les opinions, elles quittèrent la route parallèle qu'elles avaient si longtemps suivie. Amélie put se croire heureuse, car tous les projets qu'elle avait conçus se réalisèrent : possession de richesses, jouissances de luxe, plaisir si doux de faire des envieux, rien ne manquait à sa brillante existence. Son mari suivait la voie qu'elle lui avait tracée ; le séjour de Paris comblait tous ses vœux, un chef d'atelier habile était à la tête de la manufacture et croyait faire son devoir en montrant une grande sévérité envers les ouvriers, dont le nombre s'était augmenté de tous les hommes d'inconduite qui avaient été chassés de chez Morel ; Valory se rendait rarement à sa fabrique dont il s'occupait de placer avantageusement les produits, tandis que sa femme ne songeait que fêtes et plaisirs.

Clémence avait suivi l'inspiration de son âme en dirigeant vers un plus noble but l'ambition qu'elle voyait éclore dans le cœur ardent de son mari ; sans doute, elle rencontra bien des obstacles ; sans doute, elle soutint bien des luttes, et dut vaincre à la fois les événements extérieurs, onéreux et difficiles le caractère de Léon, entraîné vers les splendeurs du luxe et les rêves de l'orgueil et enfin l'inertie de ceux mêmes qu'elle voulait régénérer. Cependant, elle aussi, obtint le succès modeste auquel elle avait aspiré. Son mari, cédant peu à peu à une influence de paix et de charité, se passionna pour ces idées dont la douce main de sa femme avait tracé les premiers linéaments, il employa au bien des autres toutes les facultés qu'il n'avait si longtemps exercées que pour lui-même. L'étroit horizon où il se trouvait enfermé devint son monde, et il voulut moraliser, perfectionner ce coin de terre, où, près de sa femme et de ses enfants, il cachait son bonheur. Par ses soins, la manufacture rendue plus salubre, ouvrit ses fenêtres aux flots d'un air vivifiant ; les heures de travail furent proportionnées aux forces du travailleur, et un salaire plus élevé, seul luxe que se permettent les jeunes époux, procura aux ouvriers une nourriture plus abondante, et préserva leur famille des privations jusqu'alors éprouvées. Le repos du dimanche, ce droit de Dieu, le repos de la nuit, ce droit de l'homme, furent inviolablement respectés. Prévenant les dispositions d'une loi protectrice, Léon avait réglé le travail des enfants, et tout en les habituant à un labeur sérieux et régulier, ils les faisait imiter à l'instruction convenable à leur état et leur procurait les délassements chers à leur âge. Une salle d'asile recevait les plus jeunes de ces enfants, et il y trouvaient les soins maternels que leurs mères, occupées à gagner le pain du jour, ne pouvaient leur rendre.

Usant du droit le plus légitime, M. Morel avait renvoyé ces ouvriers dont l'inconduite obstinée se refusait à tous les progrès, bornes humaines, qui non seulement restent stationnaires dans la boue, mais encore empêchent les autres de nager. Peu à peu, les hommes qui composaient le personnel de la manufacture comprirent les idées de leur chef, ils s'y associèrent avec ardeur, et dès lors tout fut gagné. Ce petit peuple de travailleurs, mu par le souffle puissant de la religion, de l'ordre, de l'esprit de famille, gravita rapidement vers la civilisation dont il était déchu, tandis que les ouvriers de Valory, abandonnés à leur misère, à leurs mauvaises passions, descendirent avec une vitesse effrayante les degrés de l'échelle sociale.

Cette comparaison avait péniblement ému le cœur de Léon et de Clémence, qui, après un somptueux dîner chez Amélie, avaient visité ces ateliers, où la concurrence aveugle, la pro-

duction effrénée étalaient leurs tristes merveilles. Ils s'en revenaient à pied, vers le soir, s'entretenant encore des impressions de la journée. Ils avaient vu, à côté du château d'Amélie, comparable aux plus beaux manoirs de l'aristocratique Angleterre, ils avaient vu cette fabrique sombre et malsaine, cette population confondue, entassée, sans distinction d'âge ni de sexe ; ils se souvenaient de ces hommes, défaillant sous une vieillesse précoce, de ces enfants flétris par le vice et par un travail abrutissant, de ces pauvres êtres qui n'avaient plus de la femme que le nom ; de ces huttes, vues en passant, misérables tanières où souffrait, seul, quelque pauvre malade, où pleurerait, abandonné, quelque petit enfant ; ils avaient vu, plus d'une fois, le matin du dimanche, l'église déserte et les saints mystères offerts dans une désolante solitude, tandis que le piston de la fabrique ne cessait de retentir, et que ceux pour qui le dimanche n'existe pas, reprenaient la tâche quotidienne, la tâche éternelle !...

" Mon Dieu ! que je plains ma cousine ! dit Clémence. Le moyen d'être heureux quand tout le monde souffre autour de soi ? "

Elle fut interrompue par un chant, que formait un chœur de petites voix frêles. Ils arrivaient en ce moment sur leurs domaines, et ils virent s'avancer, dans une allée couverte, les enfants de l'asile, filles et garçons, qui, placés sur deux rangs, marchaient en marquant le pas en chantant le refrain du soir :

Adieu, petits amis, que durant la nuit sombre,
Les saints anges du ciel veillent autour de nous !
Rappelons-nous bien tous,
Que toujours, même au sein de l'ombre,
Dieu nous voit... il entend,
Ce que dit son enfant.

Une sœur de la Sagesse conduisait cette petite troupe, et à son moindre geste, les yeux se levaient, les fronts se redressaient, on marchait plus droit, on chantait d'un meilleur cœur.

Clémence et Léon caressèrent en passant ces têtes blondes et brunes, ces grosses joues fraîches, ces visages qui leur rappelaient des traits bien connus, et marchant toujours, ils entrèrent dans une rue villageoise, occupée par les ouvriers.

Ayant remarqué combien les causes extérieures peuvent réagir sur la moralité humaine, Léon avait voulu créer à ses ouvriers des demeures saines et commodes, afin de les attacher à leur foyer domestique, et de les éloigner du cabaret, lieu de refuge de ceux qui ne possèdent qu'un logis affreux, malpropre, désolé. Il avait réussi. Les maisons qu'il avait fait bâtir, solides et confortables, précédées chacune d'un petit jardin clos par des haies, presque semblables aux plus riants cottages des environs de Londres, étaient uniquement occupées par des ouvriers, et quelques-uns d'entre eux même avaient acquis la propriété de leur demeure. Cette ruche de travailleurs offrait mille gracieux tableaux, lorsque, vers le soir, le soleil couchant allumait dans les vitres des chaumières comme un écrin de pierres précieuses ; alors les familles étaient réunies : une jeune femme, devant un large foyer, habillait et caressait son nouveau-né ; une autre, ménagère active, étendait sur le gazon, à la rosée, le linge qu'elle venait de laver ; plus loin, la famille était rassemblée autour du repas du soir, frugal, mais abondant ; sur le seuil, les enfants profitaient des dernières clartés du jour pour apprendre la leçon du lendemain ; quelques hommes arrosaient, sarclaient, rattachaient les fleurs et les légumes de leur étroit potager ; des jeunes filles célébraient le Mois de Marie, en récitant le chapelet au pied d'une statue de la Ste. Vierge, toute environnée de lilas et d'églantine ; des vieillards causaient en se promenant à petits pas.

Clémence et Léon, après avoir salué chaque groupe, échangé avec les mères, avec les enfants, avec les ouvriers, quelques paroles amicales, s'arrêtèrent à la dernière maison, et entrèrent dans une chambre fort propre, où un malade, de